

## PLANCHE QUATRIÈME.

### Vitrail du grand pignon.

(Fin du XIV<sup>e</sup> siècle et milieu du XV<sup>e</sup>)

SUIVANT une tradition qui semble reposer sur des bases sérieuses, la façade de la Cathédrale de Bourges fut faite en grande partie aux frais du duc Jean de Berry; toutefois cela doit s'entendre non pas du grand portail qui appartient par son style à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIV<sup>e</sup>, mais du grand pignon qui le surmonte et au milieu duquel s'ouvre l'énorme fenestration, objet de ce chapitre. C'est à ce pignon et à cette fenêtre qu'il convient d'appliquer la date de 1390 attribuée à tort par Catherinot<sup>(1)</sup> à la construction ou au renouvellement du portail, évidemment plus ancien d'environ un siècle.

Ce dut être une des dernières libéralités faites par le duc à la Cathédrale qu'il avait comblée de ses largesses, lorsqu'il pouvait caresser la pensée d'y faire élever son tombeau au milieu du chœur. On sait que les chanoines de Saint-Etienne refusèrent de se prêter à cette fantaisie princière : ils estimaient, non sans raison, que le monument projeté apporterait une gêne singulière au déploiement de leurs cérémonies. Devant leur opposition persévérante le duc renonça à son désir et résolut de construire dans les dépendances de son château de Bourges une chapelle pour la fondation de laquelle il obtint en 1372 des bulles du pape d'Avignon, Clément VII, et c'est à elle qu'il attribua désormais ses largesses et destina son mausolée.

Il y a donc lieu de croire que la construction du pignon occidental de la Cathédrale, si on accepte la tradition vraisemblable qui en fait honneur à la générosité du duc de Berry, est antérieure à 1392. La date de 1390 affirmée par Catherinot n'est pas démentie par l'aspect de l'architecture : en particulier, les moulures qui encadrent la grande fenêtre et qui en ornent les meneaux élégants conviennent bien à cette date.

Une partie des vitraux qui la ferment, c'est-à-dire ceux qui constituent la rosace, doivent être de cette époque. Les autres, comprenant tous les panneaux de la partie inférieure, sont certainement postérieurs, quoi qu'en aient dit quelques auteurs trompés par un examen superficiel.<sup>(2)</sup>

Il faut admettre que pendant au moins un demi siècle toute cette portion inférieure a été vitrée soit en verres blancs, soit au moyen de vitraux peints qui auraient été détruits avant 1450 par une cause inconnue et dont aucun document n'a conservé le souvenir. La première hypothèse est la plus probable. On peut, en tout cas, déterminer avec une approximation suffisante le moment où fut mise en place la verrière qui existe aujourd'hui.

A cet égard une première indication est fournie par la présence des écussons de Charles de France, troisième duc de Berry (1417-1453) qui fut le roi Charles VII, et de sa femme Marie d'Anjou, mariée en 1422. Ces blasons suffiraient pour affirmer le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Mais la question peut être serrée de plus près encore, grâce à l'écu papal qui se trouve à gauche, au-dessous de la rose. C'est celui de Nicolas V qui fut pape de 1447 à 1455, et par suite, on peut dire que cette verrière fut, à quatre ou cinq ans près, fabriquée en 1450.

La figure de saint Jacques peinte dans l'un des panneaux pourrait inspirer l'idée que Jacques Cœur en fut le donateur ou, du moins, contribua à son érection. En outre, on verra dans un prochain chapitre que le vitrail de la chapelle de l'argentier de Charles VII, tant par certains détails accessoires que par le sujet de la composition principale, n'est pas sans analogie avec celui-ci.

## DESCRIPTION.

Cette immense baie qui mesure près de 150 mètres carrés de surface est divisée en un grand nombre de compartiments par des meneaux de trois sortes. Les uns constitués par un faisceau de cinq colonnes qui, à l'extrémité de leur partie verticale, sont pourvues de chapiteaux à deux rangs superposés de feuillages, forment l'ossature principale. Celle-ci consiste en deux grandes lancettes ogivales sur lesquelles s'appuient deux arcs qui se relèvent jusqu'aux bords de la fenêtre et raccordent leurs moulures avec celles de l'ogive pour encadrer la rose avec elle.

Les meneaux secondaires formés de trois colonnes seulement, avec les mêmes chapiteaux, dessinent dans l'intérieur de chaque grande lancette une ordonnance analogue consistant en trois lancettes, l'intermédiaire plus basse, surmontées d'un carré aux côtés arqués. Ils forment encore un carré semblable à droite et à gauche du bas de la rose.

Les meneaux tertiaires constitués par un tore entre deux congés forment les redents qui inscrivent des quatre-feuilles dans les carrés, des trèfles dans le sommet des plus hautes lancettes et dessinent des ogives trilobées au-dessous de ceux-ci.

1) Catherinot, opuscles. — *Les églises de Bourges*, p. 1.

2) E. H. Thevenot. *Essai historique sur le vitrail*.... Clermont-Ferrand, 1837, in-8°, p. 8.

ROSE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.

La rose, encadrée entre quatre portions de cercle de rayons différents, — les uns mesurant 8<sup>m</sup> 80 et les autres 7<sup>m</sup> 50, — se compose d'une partie centrale circulaire à circonférence ondulée, formée par les meneaux tertiaires, et entourée de douze lobes réguliers égaux à contours plus robustes. De là partent en rayonnant et s'élargissant comme les pétales d'une fleur, à mesure qu'ils s'éloignent du centre, douze panneaux lancéolés dont les deux horizontaux et les deux verticaux, plus allongés que les autres, sont divisés à leur pointe en un quatrefeuilles supporté par deux trèfles, tandis que les huit panneaux intermédiaires ne contiennent dans leur amortissement qu'un médaillon à quatre lobes. Chacun des douze panneaux est coupé par un meneau plus étroit qui dessine dans son intérieur deux panneaux également lancéolés au-dessous des quatrefeuilles ou des trèfles, de sorte que la partie moyenne de la rose compte vingt-quatre rayons alternativement larges ou étroits qui la divisent en autant de compartiments allongés égaux en forme de pétales.

Des trèfles remplissent encore les écoinçons entre les sommets lancéolés des grands panneaux.

Les vitrages qui garnissent ces compartiments montrent au cœur de la rose, sur fond rouge, un Saint-Esprit sous la forme d'une colombe aux ailes éployées nimbée et entourée de rayons d'or.

Tout autour, dans les douze lobes rayonnants, des lames de verre, alternativement jaunes et bleues, formant ce que le langage technique des peintres verriers nomme une mosaïque carrée, sont entourées d'une bande étroite de verre rouge sertie de blanc, qui suit les contours du cadre de pierre.

Les vingt-quatre panneaux lancéolés sont garnis de mosaïques dont le dessin, partout le même, a deux colorations différentes alternant de l'un à l'autre. Ces mosaïques consistent en losanges de verre tantôt blanc tantôt jaune sur lesquels une fleur à quatre pétales est enlevée dans la grisaille; les losanges sont séparés les uns des autres par des bandes rouges ou bleues qui se croisent en formant un treillage aux points de rencontre duquel est une fleurette bleue ou rouge. La pointe de chaque panneau en forme d'ogive redentée a une large feuille ondulée ou une flamme, dessinée par un fond de grisaille sur verre blanc ou jaune. Le tout est encadré par une bordure de verre bleu ou rouge coupée de distance en distance par une fleurette jaune ou rouge sur le verre bleu, blanche ou verte sur le verre rouge.

A la pointe des quatre plus grands panneaux lancéolés, les quatrefeuilles sont garnis d'une sorte de petite rosace constituée par une fleur à cœur vert et à quatre pétales rouges, qui se détache sur le fond bleu d'un cercle à couronne blanche. Sur cette couronne sont appuyées quatre feuilles trilobées bordées de blanc et formées d'un triangle rouge entouré de trois triangles bleus.

Les compartiments trèflés placés au-dessous ont une ornementation analogue : au centre d'un cercle jaune brodé de noir, se détache une fleur à quatre pétales alternativement bleus ou rouges et autour du centre sont trois lobes formés de triangles rouges disposés sur les côtés d'un triangle central blanc, avec bordure générale blanche.

Les trèfles des écoinçons ont le même dessin et les mêmes couleurs.

Enfin les quatrefeuilles de l'extrémité des panneaux intermédiaires ont une fleur à quatre pétales rouges avec cœur vert se détachant sur fond blanc au milieu d'une couronne bleue; les quatre lobes qui partent de cette couronne sont formés de triangles rouges autour d'un triangle blanc avec une bordure blanche.

Les petits écoinçons parsemés dans l'ensemble sont rouges ou verts, ou bien rouges avec un carré bleu contenant un cercle jaune.

C'est là tout ce qu'on peut attribuer à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et c'est toute la rosace. Elle ne compte que cinq couleurs : blanc, jaune, bleu, rouge et vert; mais cette palette restreinte a suffi pour obtenir les plus merveilleux effets, qui varient à chaque heure du jour : lorsque la lumière discrète du matin la traverse, son dessin est net et ses tons harmonieux gardent une finesse suprême; au milieu du jour, dès que le soleil l'effleure, ce sont des chatolements, des irisations, des pénétrations de couleurs qui procurent l'impression de mille prismes radieux; mais c'est encore une douceur infinie. Aux rayons du couchant, des gerbes étincelantes s'en élancent et s'entrecroisent, les meneaux se fondent dans un embrasement général : c'est un ruissellement féérique de pierres précieuses.

VITRAIL DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Aux côtés de la rosace à droite et à gauche de grands écoinçons ont une touffe de lis, avec leurs feuilles vertes, leurs fleurs épanouies et leurs boutons blancs rayés de quelques traits au jaune d'argent. Le fond général est rouge.

Plus bas d'autres écoinçons plus petits renferment des soleils d'or avec des rayons qui se prolongent sur le verre rouge du fond jusqu'aux angles des panneaux.

Des quatrefeuilles intermédiaires contiennent à droite sur fond rouge l'écu de France à trois fleurs de lis, timbré d'une couronne fermée; à gauche sur fond bleu l'écusson *de gueules à deux clés d'argent posées en sautoir, liées du second*, timbré d'une tiare conique blanche à trois couronnes d'or du pape Nicolas V (1447-1455). Les mêmes supports accompagnent ces deux écussons : ce sont deux anges volant à droite et à gauche et un troisième les ailes ouvertes soutenant la pointe de l'écu. Ces anges ont des robes blanches, des ailes et des cheveux d'or. Ils n'ont point de nimbe.

Les armes de France, détruites dans un des nombreux sinistres qui, à toutes les époques, ont si déplorablement éprouvé cette verrière, ont été assez maladroitement refaites au XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être même au XVIII<sup>e</sup>, ainsi que la couronne qui les surmonte.

A la pointe des grandes ogives au-dessous de la rosace, les deux médaillons formés de quatre arcs de cercle avec redents redentés, montrent d'autres armoiries, sur fond rouge pâle, soutenues comme les précédentes par trois anges, avec un quatrième ange au-dessus, à la place du timbre.

L'écu de droite est *écartelé : aux 1 et 4 d'azur à 3 fleurs de lis d'or, aux 2 et 3 d'or au dauphin vif d'azur*, qui est Dauphiné de Viennois. Ces armes ont été portées par notre deuxième duc de Berry, Jean de France, fils de Charles VI (1416-1417), mais elles sont ici celles du troisième duc de Berry, Charles de France, le roi Charles VII, comme le prouve l'écusson de sa femme, Marie d'Anjou, placé dans le compartiment de gauche : *parti : au 1<sup>er</sup> de France; au 2<sup>me</sup>, parti : 1. d'argent à la croix potencée d'or cantonnée de quatre croisettes de même, qui est de Jérusalem; 2. semé de France à la bordure de gueules*, qui est d'Anjou.

Plus bas, sur une même ligne horizontale trois médaillons tréflés portent sur fond rouge un soleil d'or d'où partent trois branches de roses blanches à feuilles vertes et à épines d'or. Les écoinçons entre ces trèfles et les ogives des lancettes inférieures sont en verre rouge ou bleu avec des roses blanches, bleues ou rouges.

Les six lancettes du bas du vitrail montrent de gigantesques figures en pied surmontées de dais architecturaux.

Les deux tableaux du centre représentent une Annonciation : la Sainte Vierge, debout, a les mains croisées sur sa poitrine et tient de la main gauche un livre ouvert. Sa robe est rouge; son manteau bleu a une doublure verte. Une tapisserie rouge est tendue derrière elle.

L'ange Gabriel, pieds nus, vêtu d'une robe blanche, avec une tunique rouge à haut collet jaune et grande écharpe jaune en sautoir, déploie une large banderolle portant en lettres gothiques la salutation : AVE GRACIA PLENA. Il a de grandes ailes rouges et blanches. Ses longs cheveux bouclés s'étalent sur ses épaules.

Au-dessous de ces figures volent des anges en robes blanches, avec des ailes éployées de deux couleurs, tenant des phylactères sur lesquels on lit les mots : AVE GRACIA PLENA. — ECCE ANCILLA DNI (*domini*).

Des saints sont représentés dans les tableaux voisins à droite et à gauche du groupe principal. C'est d'abord, tout à gauche, un saint évêque coiffé d'une haute mitre surchargée de perles et de pierreries, vêtu d'une longue tunique blanche, d'une dalmatique rouge doublée de vert et bordée d'un galon d'or et sur le tout d'une chape bleue sans chaperon à doublure violette et dont les orfrois brodés d'or représentent des figures de saints superposés sous des décorations architecturales. Un grand fermail en losange sur lequel est dessiné l'agneau portant la croix étendard réunit sous le menton les bords du vêtement. L'évêque tient de la main gauche une croix à simple croisillon. Derrière lui est une grande tenture damassée rouge pâle.

Au-dessous un ange, qui ne diffère de ceux que nous avons vus tout à l'heure que par la couleur de ses ailes, montre sur un phylactère le nom du saint ici représenté : S. GUILLERMUS, saint Guillaume de Corbeil, Archevêque de Bourges de 1199 à 1209, canonisé en 1218.

Dans le second tableau, où le chanoine Romelot a vu saint Ursin "portant sur une de ses mains la représentation d'une église et tenant de l'autre son bâton pastoral terminé par un simple bouton," est figuré un saint vêtu d'une grande robe bleue avec un manteau blanc bordé d'un galon d'or, bien drapé, doublé de rouge pâle, couvrant l'épaule droite et dégageant la gauche. Sur sa tête est un chapeau au devant duquel est attachée une coquille. Il a autour du cou un collier formé de coquilles et d'entrelacs d'or. Sa main droite soutient un bourdon de pèlerin auquel une aumônière est suspendue. Sur la main gauche et à moitié sous le bras, il porte non pas la représentation d'une église, mais un livre à tranches d'or bien distinct. La personnalité de ce saint serait parfaitement caractérisée alors même que son nom ne serait pas inscrit sur le phylactère que porte l'ange placé au-dessous de lui : S. IACOBUS, saint Jacques.

Il faut dire que cette inscription, dans l'état actuel de détérioration du vitrail, n'est pas en place. Il en est de même d'une partie du nom de saint Guillaume du tableau précédent. Les deux inscriptions sont en fragments disséminés de tous côtés dans la surface du fenestrage où ils ont été employés sans discernement à boucher des vides. Mais on les y retrouve tous ou peu s'en faut.

La tenture derrière saint Jacques est un damassé sur verre rouge.

De l'autre côté de l'Annonciation, près de la Sainte Vierge, est un saint dont le nom se lit sur le phylactère porté par l'ange qui vole au-dessous de lui : S. STEPHANUS, saint Etienne, protomartyr, patron de la Cathédrale de Bourges. Il est vêtu d'une longue robe blanche à collet rabattu fixé par un fermail de pierreries, et d'une dalmatique ou plutôt d'une tunique rouge doublée de vert, avec larges manches et bordure en galons et en franges d'or. Un livre avec fermoir et tranches d'or est dans ses mains.

Le fond est une tenture violette damassée.

Enfin dans le dernier tableau à droite, on voit devant une draperie verte, un saint évêque debout, bénissant de la main droite et tenant de la gauche une croix à simple croisillon. Il porte des gants dont on distingue la plaque formée par un joyau. L'anneau épiscopal est à l'annulaire de la main gauche. Son costume consiste en une tunique blanche, une dalmatique rouge et une chasuble bleue formant la pointe en avant, avec doublure rouge. Un haut collet droit brodé d'or entoure le cou. Un pallium est sur le tout. La mitre, blanche, est haute et couverte de joyaux et de perles. Un des fanons se voit sur l'épaule gauche.

Le phylactère qui contenait le nom de ce saint n'a conservé que sa dernière lettre : S.

Il est probable que le peintre verrier a voulu représenter saint Ursin, premier évêque et apôtre des Bituriges.

Toutes ces grandes figures ont la tête entourée de larges nimbes pleins et unis, rouges, bleus ou verts.

Les dais d'architecture qui les abritent sont soutenus d'un côté par une colonne prismatique terminée en flèche aiguë. De l'autre côté la colonne coupée au-dessus de la tête des personnages se termine en pendentif feuillagé. En arrière des figures, au delà de la tenture de fond, on devine deux colonnes sur lesquelles retombent les nervures d'un habitacle voûté sur plan carré, éclairé sur le fond et les côtés par des fenêtres dont on ne voit que l'ogive meublée de quatrefeuilles et de flamboiements.

Ces habitacles, dans leur partie inférieure, sont à très peu près les mêmes pour les six panneaux; mais ils n'ont pas les mêmes couronnements. Ceux-ci, assez simples, et d'un effet satisfaisant dans les deux tableaux de droite et dans les deux de gauche, où ils se répètent symétriquement, sont, dans les deux panneaux centraux, au-dessus de l'Annonciation, d'une complication qui va jusqu'à la confusion. Il est, d'ailleurs, possible que cette confusion résulte de quelque restauration mal entendue : ainsi les panneaux de verre représentant le sommet des fenêtres intérieures et la voûte de ces deux portiques ont été refaits, en imitation des panneaux symétriques voisins, sans une préoccupation suffisante de les accorder avec la décoration architecturale qui les surmonte et qui se trouve, par suite, coupée et incomplète par le bas. Cette restauration doit être une des plus anciennes qu'ait subies la verrière : elle a, si l'on en juge par le style du dessin et par les procédés de peinture, suivi de très près la pose du vitrail.

Quoi qu'il en soit, l'avant-corps à trois pans avec clochetons aux angles devait s'ouvrir par trois arcades en accolades maintenant disparues, mais dont on voit encore les panaches feuillagés qui les surmontaient. Au-dessus est une terrasse à légère balustrade, d'où s'élève entre deux clochetons latéraux une grande lanterne à couronnement pyramidal avec des frontons triangulaires à tympan ajourés. Là encore il y a eu des refaits anciens mal compris qui donnent de la lourdeur à l'ensemble.

Les dais, tous semblables, des quatre autres panneaux sont d'une composition plus heureuse : l'habitacle inférieur s'ouvre en avant par deux arcades à meneaux élégamment enroulés; une terrasse à balustrade triflée le surmonte et au-dessus s'élève un léger belvédère à clocher pyramidal ouvert sur le devant par deux arcades et éclairé en arrière par deux étroites et hautes baies à meneaux dont la perspective laisse à désirer, par suite probablement de quelque transposition. Des contreforts terminés en clochetons accostent cet édicule auquel les relie des arcs boutants ornements.

Le fond général des six grands panneaux est en verre tout uni rouge, bleu ou vert.

Ce vitrail est loin de valoir au point de vue décoratif la rosace qui le domine; mais il est encore d'un effet saisissant lorsque la pleine lumière du couchant le traverse et fait vibrer ses colorations puissantes.

Malheureusement il est dans un état lamentable de détérioration : tous les éléments de la nature, toutes les causes de destruction semblent s'être ligués de tout temps pour sa perte.

Si la rosace a relativement peu souffert, à cause de la moindre surface de ses panneaux que protégeait aussi, dans une certaine mesure, le relief de meneaux plus rapprochés, elle était, en outre, plus facile à restaurer à cause de la simplicité de son dessin. Par suite, les injures du temps y sont moins saisissables. Au contraire, l'énorme étendue des lancettes inférieures offrit un champ ouvert sans défense à l'action destructive des vents de tempête, des pluies d'orages, des flammes de l'incendie, des chûtes de matériaux dans l'écroulement d'une tour. Le XV<sup>e</sup> siècle n'était pas achevé que des réparations importantes furent nécessaires : nous en avons plus haut relevé les traces.

Le XVI<sup>e</sup> siècle commençait à peine que le 31 Décembre 1506, la tour du Nord tombait, entraînant dans sa chute trois voûtes de la grande nef, ébranlant tout le pignon et démolissant un arc ogival qui abritait le grand fenestrage. Les dégâts furent alors si considérables qu'on chercha sans doute à consolider plutôt qu'à restaurer et qu'on rassembla les morceaux un peu au hasard.

En 1546, Jehan Lescuyer était employé à des réparations<sup>(1)</sup> dont quelques-unes, au moins, se voient encore au Saint-Esprit du centre de la rose et à l'un des anges qui soutiennent l'écu écartelé de France et du Dauphiné.<sup>(2)</sup>

Le terrible incendie du 15 Mai 1559 fut une nouvelle cause de dévastation. On lit dans le procès-verbal de constatation des travaux à faire : "... faut aussy racouter les vistres de dix-huit chapelles basses qui sont rompues en plusieurs endroits; ensemble *la vistre du grand portail*.<sup>(3)</sup> Deux peintres verriers de Bourges, Robert Dayda ou Dallida et Pierre Arnault, qui figurent comme experts dans la visite des lieux, furent probablement chargés de ces restaurations. On ne sait pas bien sur quels points portèrent leurs travaux.

En 1584, un ouragan causa encore de graves dégâts.<sup>(4)</sup>

Je dois mentionner ici, quoique sans pouvoir y joindre aucun éclaircissement, l'allusion faite par F. de Lasteyrie à une réparation du XVII<sup>e</sup> siècle : "Une tradition, dit-il, que je ne puis d'ailleurs appuyer d'aucune preuve, porte que la grande rose aurait été restaurée pour la dernière fois en 1622, par un maître verrier de La Rochelle nommé Bouvilliers."<sup>(5)</sup>

1) Ouvrage cité, page 90.

2) Baron de Girardot. *Les artistes de Bourges*. Paris, 1861, in-8<sup>o</sup> p. 11.

3) V. plus haut, p. 14.

4) Archives du Cher. Chapitre de St-Etienne; affaires diverses,

liasse 26. — Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre, XVII<sup>e</sup> volume, p. 197.

5) A. de Girardot et Hyp. Durand. — *La Cathédrale de Bourges*. Moulins, 1849, in-12, p. 191.

6) F. de Lasteyrie. — *Histoire de la peinture sur verre*, p. 98.

Mais cette restauration, si elle fut faite alors, ne fut pas la dernière, car en 1645, les 28 et 29 Janvier, un orage bouleversa la vitrerie de la Cathédrale et le grand vitrail du pignon eut particulièrement à souffrir. On lit dans le procès-verbal de descente faite à cette occasion par les trésoriers de France, les 3 et 6 Février suivants : “. . . . A la grande rose et vistre qui est au-dessus de la grande porte de l'esglise et au-dessus les orgues, il y a six grands panneaux qui sont de haulteur de huit pieds, dans lesquels il y a de grandes figures de saints personnages qui sont rompues et enfoncées en partie, lesquelles il est besoin de reffaire en plomb, auxquelles vistres il y a quantité de pièces qui sont rompues et qui ne peuvent se rassembler avec du plomb, et remotteller le surplus des vistres de lad. rose et remettre vingt pièces aux endroits où elles sont rompues et tombées.<sup>(1)</sup>

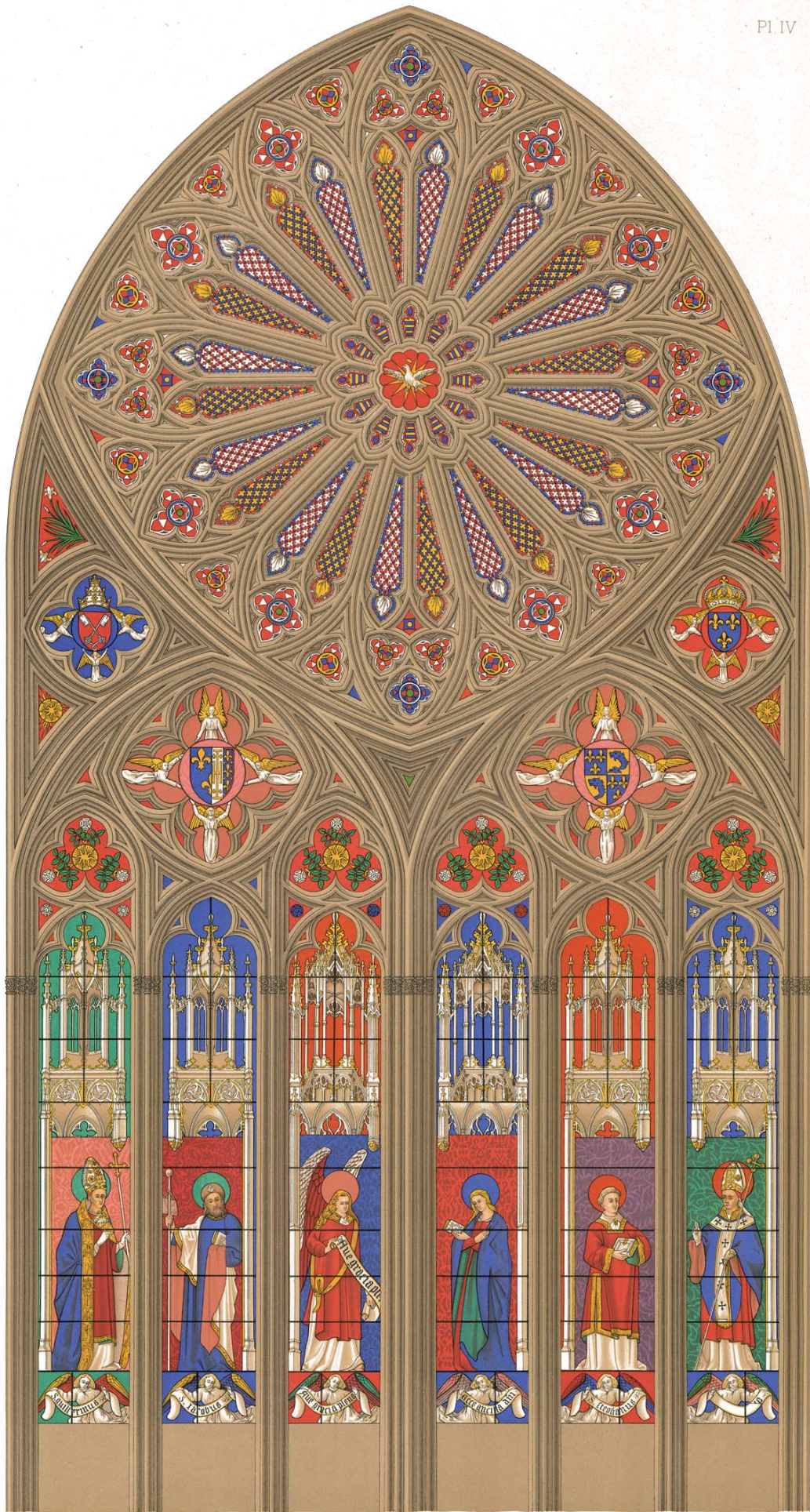
On peut, je crois, rapporter à cette dernière réfection la mise en place des têtes de saint Ursin, de saint Guillaume et de saint Jacques qu'on voit aujourd'hui. Peut-être n'était-ce pas la première fois qu'elles étaient remplacées, car des têtes des six personnages de ce vitrail, il parait y en avoir une tout au plus, — celle de l'ange Gabriel, — subsistant de l'œuvre primitive : la tête de la Sainte Vierge est d'une mauvaise facture du XV<sup>e</sup> siècle, et celle de saint Etienne, à peu près de la même époque, n'est pas meilleure.

C'est à ces désastres répétés et aux remèdes insuffisants apportés à leur réparation qu'on doit attribuer l'apparence actuellement très confuse des damassés qui forment tentures derrière les personnages; mais dans leur état primitif, ils n'avaient encore qu'un assez médiocre intérêt. Il y a loin, dans tous les cas, de ces damassés du milieu du XV<sup>e</sup> siècle à ceux dont les verriers ornaient cinquante ans auparavant le fond de leurs tableaux et dont la Cathédrale de Bourges conserve des spécimens si nombreux et si intéressants.

1) Archives du Cher. — Chapitre de St-Etienne, Commune de Saint-Palais, 1<sup>ère</sup> liasse.



Ange tiré du vitrail de la Chapelle de Beaucaire. (XV<sup>e</sup> siècle.)



A. des Mémoires del à pme. .

Réduction au 202

Imp. Société<sup>s</sup> Augustin

VITRAIL DU GRAND PIGNON  
FIN DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE ET MILIEU DU XV<sup>e</sup>